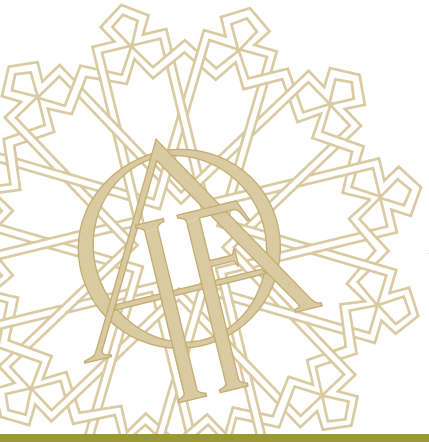
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 11 (1972), p. 189-209

Jean-Claude Garcin

Jean-Léon l’Africain et ʿAydhab.

Conditions d’utilisation

L’utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l’éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l’éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l’Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d’Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	
9782724711288	*Karnak-Nord XI*	Colin Hope
9782724711622	*BIFAO 126*	

© Institut français d’archéologie orientale - Le Caire

JEAN-LÉON L'AFRICAIN ET ʿAYDHAB

Jean-Claude GARCIN

Le rôle du mouillage de ʿAydhab dans le grand commerce médiéval entre le X^e^ et le XIV^e^ siècles est bien connu [1]. Les textes des historiens et des géographes arabes ne manquent pas pour le décrire, et on aura sans doute une idée encore plus nette des activités de ce port de la mer Rouge, lorsque seront publiés les documents de la Géniza du Caire le concernant. L'inventaire des sources écrites qui peuvent nous renseigner sur ʿAydhab semble devoir s'achever bientôt. En revanche, ces documents qui sont, à leur manière, un produit de l'activité de ʿAydhab, ne nous donnent guère d'indication sur la naissance et la ruine de cette escale. Même si l'on admet qu'on a désormais identifié avec certitude sur les rivages africains de la mer Rouge, les traces de ce qui fut ʿAydhab [2], seule une prospection archéologique sérieuse dans un site difficile, peut fournir une solution aux problèmes de genèse et de disparition. Mais par une ironie du sort, c'est lorsque le progrès de l'enquête historique ou archéologique [3] incite davantage à s'interroger sur ces périodes obscures de l'histoire de ʿAydhab, que les circonstances permettent le moins de songer à une étude du site lui-même. Les textes restent donc seuls à notre disposition. C'est l'un d'entre eux que nous voudrions examiner ici.

[1] Cf. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen-Age*, Leipzig, 1936, I, p. 380 sqq.; II, 58, 444; H.A.R. Gibb, article *ʿAydhab*, in *EI* (2) I, p. 805-806.

[2] Cf. J. Couyat, *Les routes d'Aidhab*, in *BIFAO*, VIII, 1911 p. 135-143; G.W. Murray, *Aidhab*, in *the Geographical Journal*, LXVIII, 1926, p. 235-240; A. Kammerer, *La mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'antiquité;* I, *Les pays de la mer Erythrée*, Le Caire, 1929, p. 72-79; A. Paul, *Aidhab : a Medieval Red Sea port*, in *S.N.R.* XXXVI, 1955.

[3] Nous pensons à la poursuite des fouilles à Fostat; cf. G.T. Scanlon, *Egypt and China : trade and imitation*, p. 85, in *Islam and the Trade of Asia*, A colloquium edited by D.S. Richards (University of Pensylvania Press, 1971).

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

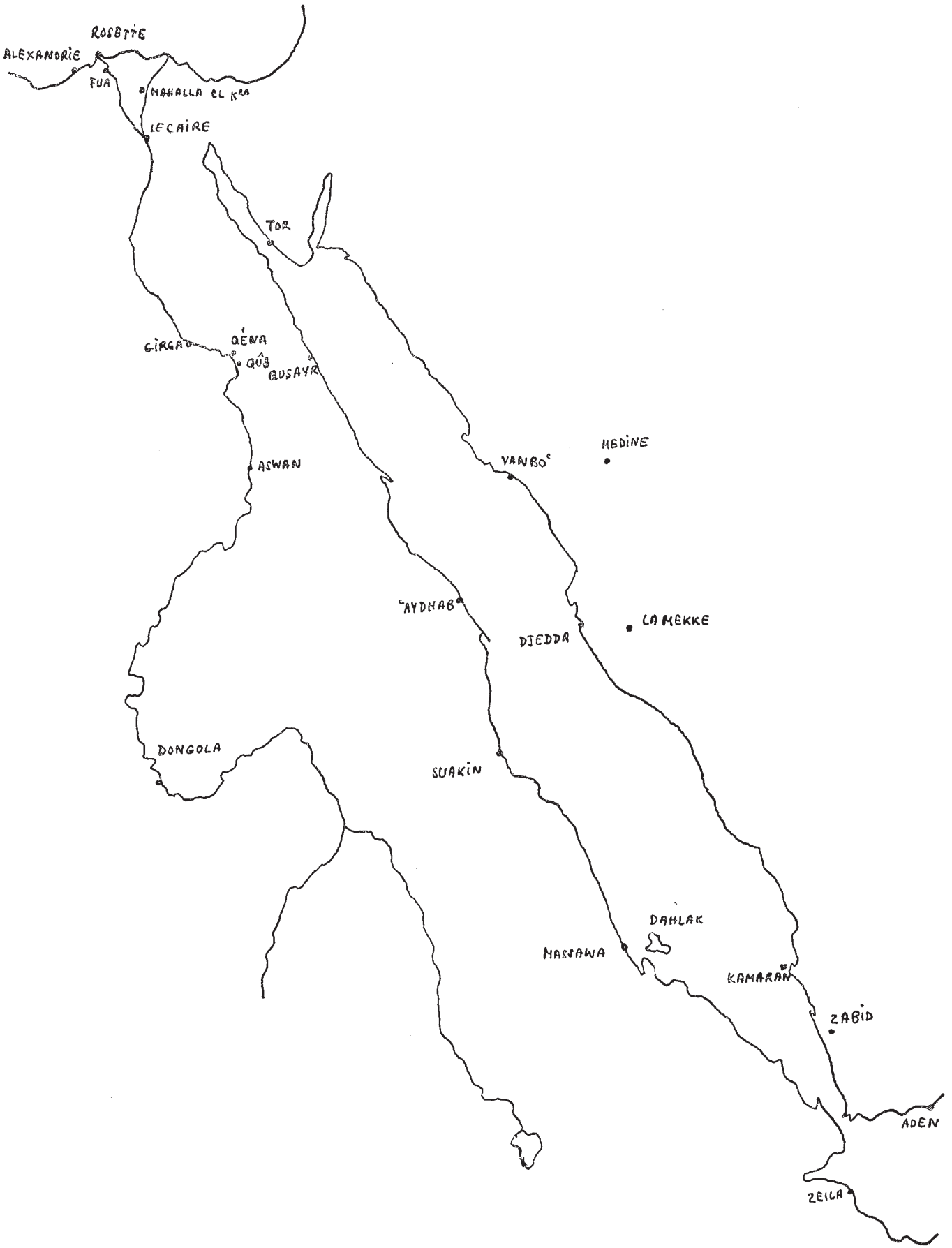
Le déclin de ʿAydhab est donc entouré d'obscurité. Les renseignements écrits sur le site cessent brutalement vers la fin du XIV^e siècle. Maqrizi qui compose ses *Khitat* dans le premier quart du siècle suivant, date des années 60 du XIV^e siècle la fin du trafic commercial sur la piste de ʿAydhab et en donne des raisons qu'il n'y a pas lieu de discuter ici : les troubles bédouins dans la région comprise entre ʿAydhab et Qûs rendent l'utilisation de cette route dangereuse pour les marchands qui préfèrent désormais éviter ces parages et aller débarquer leurs marchandises à Tor d'abord et à Aden, enfin à Djedda; par là même, le mouillage de ʿAydhab est rayé des étapes du grand commerce [1]. Quoi qu'il en soit de cette explication, la disparition de ʿAydhab est effectivement radicale : sauf erreur de notre part, le nom n'en est pas cité une seule fois dans ce grand miroir du monde de la mer Rouge au XV^e siècle qu'est le *al-Daw al Lamiʿ* de Sakhâwi. Ce retour brutal au néant n'est peut-être pas aussi scandaleux qu'il y paraît; la publication des documents de la Géniza a déjà commencé de réduire à ses justes proportions ce que fut le grand commerce médiéval [2], où d'ailleurs la précarité des installations ne peut permettre d'apprécier l'importance du trafic. Mais l'on a eu peine à admettre qu'un site fréquenté pendant plusieurs siècles soit si brutalement abandonné, d'autant que, pour sommaire qu'en ait été jusqu'ici l'exploration archéologique, elle semble indiquer que de la porcelaine « chinoise » a continué d'être débarquée là, bien après la date que Maqrizi indique comme étant celle de la fin du trafic sur la piste de Qûs [3]. Un passage de la *Description de l'Afrique* de Jean-Léon l'Africain, ce grenadin capturé à Djerba par un pirate sicilien, puis converti un

[1] Cf. Maqrizi, *Khitat*, éd. Wiet III, 299-300; Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Egypte*, Paris 1811, t. II, p. 163-164.

[2] Cf. S.D. Goitein, *A Mediterranean Society*, 1968, p. 217.

[3] Cf. Murray, *op. cit.*, p. 237. Une mission archéologique japonaise s'est rendue à ʿAydhab en 1966 sous la direction du Professeur Mikami, de Tokyo. Son but était uniquement d'étudier les tessons de porcelaine se trouvant sur le site de ʿAydhab. Le rapport archéologique de cette mission n'est pas encore parvenu à notre connaissance; mais le Professeur Mikami a utilisé les résultats de sa mission à ʿAydhab, dans un ouvrage plus général publié en 1969, à Tokyo : « Les routes de la porcelaine » (en japonais). Il atteste, comme Murray, la présence d'une grande quantité de tessons d'époque Ming (*op. cit.*, p. 34). Nous remercions ici M. Yukawa, étudiant à l'Université Américaine du Caire, qui a bien voulu nous traduire ce passage.

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



L'Egypte et la Mer Rouge au XV^{e} siècle.

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et 'Aydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

moment au christianisme [1], a paru fournir la solution : ʿAydhab a continué d'exister jusqu'en 1426; le sultan Barsbay a envoyé cette année-là une expédition militaire par la mer Rouge, qui a ruiné l'escale; sa population composée essentiellement de Bedja [2], a fait retraite vers Suakin, le port rival, où elle a été exterminée par la suite. Il convient de citer ici ce passage tel qu'on peut le trouver dans la première édition de la *Description de l'Afrique*, publiée en italien par J.B. Ramusio à Venise en 1550 et, en regard, la traduction publiée en 1556 à Lyon par Jean Temporal, qui « rend bien le sens du texte italien » [3]; elle a le mérite d'avoir été faite par un contemporain. L'auteur parle du « peuple Bugia » :

Sono uomini vili disarmati, poveri & vivono di latte di camello, della carne del detto e delle fiere salvatiche. alcuna fiata riscuotono qualche tributo dal signore di Suachin o dal signoro di Dangala.

& solevano havere une città grossa sopra il mar Rosso chiamata Zibid dove è un porto che dirittamète risponde al porto del Zidem, il quale è vicino alla Mecca quaranta miglia. Ma da cento anni in qua per cagione, che costoro rubbarono una caravouana, che portava robba & vettovaglia alla Mecca, il soldano si sdegnò e vi mandò un'armata per mar rosso, laquale assediò e disfece la detta città, e il porto de Zibid, che dava loro d'entrata dugento mila saraffi. alhora quelli, che fuggirono, incominciarono à girsene à Dangala e Suachin qualche piccola cosa

.... vil, pauvre et mal en ordre, vivant de chair de chameaux, du lait d'iceux, et de bêtes sauvages. Toutefois il reçoit par foys quelque tribut du Seigneur de Suachin et de celui de Dangala.

Sur la Mer Rouge souloyt être une grosse cité appelée Zibid, où il y a un port qui répond directement à celuy de Zidem, prochain de la Meque quarante mille. Mais depuis cent ans en ça, à cause que le peuple d'icelle vola et pilla les voituriers, qui portoyent vivres et autres choses à la Meque, le Soudan prit si bien la matière à cœur, qu'il y envoya une armée par la mer Rouge, qui campa devant cette cité, dont elle fut détruite et ruinée avec le port, qui rendait tous les ans deux cens mille sarafes de revenu. Lors les fugitifs s'acheminèrent à Dangala et Suachin,

[1] Cf. *Description de l'Afrique*, éd. Ch. Schefer, Paris, 1896, Introduction, p. I-XXIII; éd. A. Epaulard, Paris, 1956, Introduction, p. VII-IX; *Enciclopedia Italiana* XX, 899, article *Leone Africano*, par Mme A. Codazzi.

[2] Cf. Holt, article *Bedja* in *EI* (2) I, 1192.

[3] Ch. Schefer, *op. cit.*, p. XXXVII.

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

guadagnando. Ma di poi il Signor di Suachin col favor di certi turchi armati di schioppi e d'archi, gli dette une gran rotta, perciò che in una giornata ammazzarono di questa canaglia che andava nuda piu che quattro mila persone e mille ne menarono vivi à Suachin : i quali furono uccisi dalle femine e da fanciulli [1]

toujours gaignans quelque chose. Mais depuis, le seigneur de Suachin en faveur d'aucuns Turcs armés d'arcs et pistolets à feu, leur donna une grande antorce, pour ce qu'il tua de ces pendars qui vont ainsi nus, plus de quatre mille hommes et detint de prisonniers plus de mille qu'il mena captifs à Suachin, qui furent assomés par les femmes et petits enfants [2].

Lorsqu'en 1898 Charles Schefer réédita la traduction de Temporal, il ne lui vint pas à l'idée de faire un rapprochement entre ʿAydhab et ce que Jean-Léon l'Africain nomme ici Zabid [3]; mais l'identité du Zabid de ce texte avec le ʿAydhab historique a paru évidente à Murray : un grand port situé en pays Bedja, en face de « Zidem », c'est-à-dire Djedda, ne pouvait être que ʿAydhab; d'autre part, suivant en cela une note mise dans une traduction anglaise, reprenant elle-même, paraît-il, une indication de Ramusio (que nous n'avons pas trouvée, au moins dans la première édition) de la *Description de l'Afrique* il estimait que l'expédition punitive sur ʿAydhab avait eu lieu en 1426 sous le sultanat de Barsbay.

Il est certain qu'on ne connaît guère d'autre grand port des Bedja que ʿAydhab en cet endroit-là, et que dans la mesure où Jean-Léon l'Africain a fini de rédiger sa version italienne de la *Description de l'Afrique* en 1526 [4], on pouvait estimer que la destruction de la ville datait de 1426 (« depuis cent ans en çà, dit-il ») soit 829-830 de l'Hégire, par conséquent du sultanat de Barsbay. Or les chroniques des années 828 à 834 sont précisément riches en interventions armées contre les bédouins de Hedjaz [5] attirés par les richesses des lieux saints et de Djedda où le

(1) Ramusio, *Primo volume delle Navigationi e Viaggi*, Venise, 1550, p. 87.

(2) Ed. Schefer, III, p. 320-321.

(3) En effet la note mise au nom « Zibid » p. 320, concerne bien la grande cité marchande du Yémen. Sur Zabid cf. Kammerer, *ibidem*, p. 152.

(4) Cf. éd. Schefer, *Introduction*, p. XVI.

(5) Cf. Ibn Hagar al ʿAsqalâni, *Inba' al ghumr fi'abna al ʿumr*, Ms. Dar al Kutub, *Tarikh* 2476 II, fol. 392, 422 : en 828 et 829 il faut intervenir contre les brigandages des arabes de Taïf et de Yanboʿ; en 830 (*ibidem*, 432) la caravane des pèlerins iraquiens est

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

sultan mamluk s'efforce alors de concentrer le débarquement des marchandises d'Extrême-Orient, pour pouvoir mieux taxer les marchands et tirer d'eux des ressources que le déclin économique de l'Egypte ne permet plus de demander au pays. Précisément, la politique économique de Barsbay fait rendre au texte de Jean-Léon l'Africain, un son tout particulier. C'est dans la chronique de l'année 828/1424-25 que Maqrizi fait le récit du détournement du trafic de Aden sur Djedda [1]. En muharram 829/novembre 1425, les pèlerins de Syrie sont obligés de venir payer au Caire les taxes sur les marchandises de « l'Inde » qu'ils ont achetées au Hedjaz [2]. Les années 831 et 832 (1428-1429) sont celles où de surcroît le sultan essaie d'établir un monopole d'état sur la production du sucre et la vente du bois de Haute-Egypte [3]. L'indignation des chroniqueurs, issus du milieu des foqaha où le libre commerce vient compléter les ressources que procure l'acquisition du savoir, est à son comble devant cette politique économique autoritaire; tout ce qui peut aider à flétrir l'avidité du sultan est relevé et Ibn Hagar al ʿAsqalâni n'est pas loin de penser lui aussi, comme les foqaha du Caire, que la grande peste de 833/1429 est un châtiment envoyé du ciel pour punir le sultan d'une telle rapacité [4].

Dans ces conditions on ne pouvait s'étonner que pour mieux concentrer le commerce des épices à Djedda et mieux le taxer, Barsbay ait envoyé une armée pour ruiner ʿAydhab où les marchands pouvaient échapper aux douanes sultaniennes. La ruine de la ville à cette date s'expliquait parfaitement, et même le texte de Jean-Léon l'Africain devenait plus clair, surtout si on le traduisait de la façon suivante :

« they had a rich town situated in the Red Sea called Zibid ... But a hundred years since it was destroyed by the Soldan because the inhabitants received certain wares which should have been carried to Mecca, and at the same time the famous port of Zibid was destroyed, from whence, not withstanding, was gathered a great yearly tribute. The inhabitants being chased from thence, fled unto Dangala

pillée; en 831 (*ibidem*, 452), il faut intervenir à Djedda. Cf. aussi Ibn al Sayrafi, *Nuzhat al nufus wa'l abdān fi tawārikh al zaman*, Ms. IFAO II, 356 : en 834, le danger vient des arabes de la région de Zabid et, d'une façon générale, les tribus de l'Ouest du Yémen sont en pleine effervescence.

[1] *Kitab al-Sulūk li maʿrifat duwal al-Mulūk*, Ms. BN Paris n° 1727, fol. 365 r.

[2] *Ibidem*, fol. 370 v.

[3] *Ibidem*, fol. 384 r et 391 r.

[4] Cf. Ibn Hagar, *Inba*, Ms. Dar al Kutub, II, 482.

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

and Suachin ... » [1]. La destruction de ʿAydhab avait donc été perpétrée, non plus pour punir des brigandages, mais en manière de représaille contre les marchands de ʿAydhab qui avaient continué de receptionner les marchandises de l'Inde en dépit des ordres du Sultan [2].

On aurait tort de faire de cette infidélité au texte de Ramusio, une trahison caractérisée. On sait en effet [3] que le texte de Ramusio lui-même n'est qu'une transcription en langue correcte de l'original écrit par un homme qui venait d'apprendre l'italien et rédigeait à partir de notes prises en arabe; on peut dès lors se demander s'il est possible de traduire sans interpréter. Toutefois la nouvelle traduction française d'Epaulard, faite à partir du manuscrit italien qui a servi à Ramusio pour établir son texte, donne du passage une version qui reste assez proche du texte de Ramusio :

« Ils avaient autrefois sur la mer Rouge, une grosse ville du nom de Zibid où se trouvait un port placé directement en face du port de Ziden qui est à 40 milles de la Mecque. Mais il y a cent ans de cela, ces gens avaient pillé une caravane qui transportait des marchandises et des vivres pour La Mecque. Le Soudan d'Egypte se mit en colère et envoya par la mer Rouge une flotte qui s'empara de la ville de Zabid, de son port et la démolit. La ville et le port lui rapportaient deux cent mille sarafs de revenus. Les Bugia qui s'échappèrent alors se réfugièrent à Dangala et à Suachin où ils gagnèrent à peu près leur vie. Mais, dans la suite, le seigneur de Suachin, aidé par des Turcs armés d'escopettes et d'arcs, leur infligea une grande déroute puisque, dans un seul combat, il y eut plus de quatre mille tués parmi cette canaille qui vivait nue. Mille furent ramenés à Suachin où ils furent massacrés par les femmes et les enfants » [4].

Il faut donc bien en revenir à l'interprétation de Ramusio : le sultan a détruit la ville pour se venger du pillage d'une caravane se rendant à la Mekke; et ce geste n'est pas obligatoirement à expliquer par la volonté de concentrer le trafic des épices à Djedda; dès lors le choix de l'année 1426 pour dater la destruction

[1] in Murray, *loc. cit.*

[2] Kammerer dans son ouvrage sur la Mer Rouge (I, *Les Pays de la mer Erythrée*, 1929, p. 79) a traduit en français la traduction anglaise citée par Murray et s'est rallié à ses conclusions. A. Darrag (*L'Egypte sous le règne de Barsbay*, Institut Français de Damas, 1961, p. 209) a suivi Kammerer.

[3] Cf. Epaulard, Introduction p. VI-VII.

[4] éd. Schefer II, p. 484-485.

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de l'escale s'impose moins. D'ailleurs, faut-il vraiment attribuer une valeur mathématique à l'expression « depuis cent ans en ça »? Et dans ce cas, puisque la *Description de l'Afrique* est une mise au net de notes prises en arabe, donc du temps où l'auteur était encore musulman, s'agit-il d'années solaires ou d'années lunaires? Enfin, faut-il compter le siècle à partir de la rédaction du texte italien en 1526, ou à partir d'une des années qui se sont écoulées depuis la venue de Léon l'Africain en Egypte, au lendemain de la conquête ottomane, en 1517?

* * *

Mettre la destruction de ʿAydhab sur le compte de la politique économique de Barsbay était une solution commode; on comprend qu'il en coûte de l'abandonner; mais comment l'accepter? Dira-t-on que Jean-Léon l'Africain n'était pas historien et a, en s'inspirant des temps où il vivait, transformé une action de représailles économiques en une opération de police faisant suite à un brigandage qui paraîtra étrange à plus d'un? [1]. Il a dû alors prendre beaucoup de libertés avec la source première de son récit. En effet, aucune description de ʿAydhab ne mentionne l'existence de remparts défendant cette agglomération rudimentaire, et on voit mal dès lors ce que représente un siège de la ville; est-ce une invention de Jean-Léon l'Africain? Doit-on également estimer qu'il a imaginé une intervention par mer, en s'inspirant des opérations organisées en 1506 et en 1515 dans le cadre de la lutte contre le danger Portugais? [2]. On sait les difficultés que l'Egypte, pauvre en bois et en fer, eut à équiper une flotte dans ces circonstances et à la lancer en Mer Rouge; peut-on croire qu'une expédition maritime antérieure serait passée inaperçue? Même du temps où Barsbay procédait à la conquête de Chypre, les opérations de lutte contre les brigandages des bédouins au Hedjaz, se faisaient toujours par voie de terre. ʿAydhab était-il inaccessible par voie de terre? Comment alors un trafic intéressant le sultan pouvait-il encore s'y faire? Comment enfin

[1] Dans son article de l'*Encyclopédie de l'Islam*, Gibb se montre sceptique sur la raison invoquée pour justifier l'expédition contre ʿAydhab, expédition décidée « soi-disant par représailles à la suite du pillage d'une caravane se rendant à la Mekke ».

[2] Cf. Kammerer, II, *Les guerres du poivre*, Le Caire, 1935, p. 147, 174, 234; Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, 1936, II, p. 536 sqq.; V. Magalhâes-Godinho, *L'économie de l'empire Portugais aux XV^e et XVI^e siècles*, Paris, 1969, p. 736-748.

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

peut-on croire que des chroniqueurs avides de montrer les effets néfastes d'une politique considérée comme pure avidité personnelle, ont laissé passer cette croisière destructrice en Mer Rouge, dirigée contre des musulmans, sans en signaler au moins l'existence?

Il y a plus grave. Il ne suffit pas de remarquer qu'il appelle ʿAydhab: « Zabid »; il faut encore expliquer cette erreur. Zabid est connu des occidentaux, et correctement situé, au moins depuis l'établissement du planisphère de Fra Mauro [1], à Venise également, en 1460; il est vrai que ce genre de document n'était peut-être pas alors accessible à tous. Murray invoque l'existence d'une carte postérieure à la parution de l'ouvrage de Ramusio, qui place Zabid là où devrait être ʿAydhab; c'est effectivement le cas de la carte de Huygen de Linshoten publiée à Londres en 1598 et dont les fantaisies ne se bornent pas là [2] : établie à partir de récits de voyageurs, il est probable que le texte de Jean-Léon l'Africain est à l'origine de l'erreur qui s'y trouve. Mais on ne peut traiter Jean-Léon l'Africain comme n'importe quel voyageur occidental passant quelques semaines dans les ports de la côte Méditerranéenne et au Caire, et comprenant peut-être mal ce que des compatriotes lui disent du pays, et surtout de la Haute-Egypte et des pays de la mer Rouge, interdits aux chrétiens. Lorsqu'il recueille ses renseignements sur l'Egypte, l'auteur est toujours Hasan b. Muhammad al Wazzân al Zayyâti; il parcourt l'Egypte du Caire à Aswan et, par Qéna et Qusayr, fait le pèlerinage du Hedjaz où il se rend à Yanboʿ et Djedda. Comment a-t-il pu alors confondre ʿAydhab et Zabid? Comment un musulman, parlant la langue du pays et ayant l'habitude des voyages, a-t-il pu faire un séjour même dans les seuls milieux cairotes et commettre une telle méprise alors que de nombreux marchands du Caire sont en relations

[1] Cf. Ch. de la Roncière, *La Découverte de l'Afrique au Moyen Age*, II, Le Caire, 1925, p. 122 sqq.; Kammerer, I, *Les pays de la Mer Erythrée*, p. 376 sqq. et planche CXL. En Arabie, Fra Mauro mentionne : « Zide », « Mecha », « Aden », « Xebid », et sur la côte africaine, « Chaser », « Couache » (Suakin), « Dahlac ».

[2] Cf. Kammerer, II, *Les guerres du poivre*, planche XLIV (face à la page 144). De Linshoten aurait résidé à Gao de 1583 à 1589, et aurait ensuite utilisé la carte de l'Egypte de Pigafetta (1591) qui, se fondant sur les récits des voyageurs italiens racontant des essais faits par les Ottomans en 1529 pour unir par un canal Méditerranée et Mer Rouge, dessine effectivement cette voie d'eau entre les deux mers. Cette carte mentionne sur la côte africaine de la Mer Rouge, l'un à côté de l'autre « Cosser » et « Zibithi »; « Siene » (Aswan) est dessiné sous la forme d'une île au milieu du Nil.

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

constantes avec Zabid et les autres villes du Yémen, voire y ont passé une partie de leur vie? On sait que les renseignements fournis par Jean-Léon l'Africain ne sont pas exempts d'erreurs. Mais ici, c'est la possibilité même de l'erreur qui étonne. Ou alors, il faut admettre que notre voyageur n'a pas fait en Egypte un séjour aussi important qu'il veut bien le dire.

Lorsqu'il insère dans sa description du Caire, une longue notice sur l'organisation de l'état mamluk qui vient de s'effondrer, il s'en excuse en ces termes : « La puissance et dignité du Soudan était jadis grande et merveilleuse; mais elle fut rabaissée par sultan Sélim, empereur des Turcs, en l'an de l'Incarnation, mille cinq cent et dix-huit, si je ne suis déceu (en fait 1517) : et lors furent changés et renversés tous les ordres et status des soudans. Donques, pour m'être retrouvé en Egypte un peu après ces mutations et nouveautés par troys foys, il ne m'a semblé hors de propos ains tresséant et convenable de toucher quelque chose de la cour de ces seigneurs » [1]. Jean-Léon l'Africain était à Rosette en juin 1517 [2]; on ignore la date de sa capture sur la côte Tunisienne; on la situe en 1518 [3]. Si même l'on admet la date de 1519, on conviendra que les trois voyages en Egypte n'ont pas dû être bien longs et le mener très loin à l'intérieur du pays. Or effectivement, l'Egypte réellement décrite, en des pages où on retrouve des « choses vues », représente une portion assez réduite du territoire et trop particulière pour être autre chose qu'un itinéraire. Si l'on essaie de restituer cet itinéraire, on y mettra

[1] éd. Schefer III, 381. Epaulard traduit (II, p. 520) « Le Soudan d'Egypte a été dépouillé de sa dignité et de sa puissance par le grand Turc Sélim en l'année 1517 de la Nativité du Christ. Toutes les règles établies par les Soudans ont changé. Mais comme je me suis trouvé en Egypte à cette époque proche de celle de ces Soudans et que j'ai pu voir et étudier la façon de vivre dans ce pays au cours des trois voyages que j'y ai faits, ainsi que je l'ai déjà dit dans ce petit ouvrage, il me paraît utile de donner les renseignements suivants sur la cour du Soudan et sur sa hiérarchie ».

[2] « J'étais en cette cité lorsque Sultan Sélim, Grand Turc, y passa à son retour d'Alexandrie » (éd. Schefer III, 343). Ce voyage de deux semaines a eu lieu à partir du 7 djumada I 923/28 mai 1517, date à laquelle le sultan Ottoman a quitté le Caire; cf. Ibn Iyas, *Badâi' al Zuhur*, éd. P. Kahle et M. Mustafa, Istanbul, 1932, V, p. 180-182; traduit par Gaston Wiet, in *Journal d'un bourgeois du Caire*, II, Paris 1960, p. 179-180. Ibn Iyas ne mentionne pas que le sultan Ottoman soit allé à Rosette, mais le fait est probable puisqu'il dit, en revanche, que le sultan ne passa que trois jours à Alexandrie.

[3] Cf. Schefer, Introduction, p. xv; Epaulard, Introduction, p. ix

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et 'Aydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

au point de départ les villes de la côte : Alexandrie et Rosette; à l'Ouest d'Alexandrie, il est peut-être allé jusqu'à Abu Sir [1] sur laquelle il rédige une notice; il a visité Abu Qir [2] entre Alexandrie et Rosette; puis de Rosette il semble avoir remonté la branche occidentale du Nil jusque dans les environs de Fua [3] en rencontrant au passage Berimbal [4], Dibi [5], Deirut [6] et Sindium [7] : ces bourgades sont très proches l'une de l'autre [8]; la dernière localité décrite avant le Caire, Mahallet Qaïs [9], est nettement plus au Sud et à l'intérieur des terres, comme si le voyageur avait quitté le fleuve après Fua [10]. Il a ensuite visité le Caire où le

[1] *Atlas de Survey* au 1 : 50.000, feuille 47. Pour tous les noms de localités d'Egypte que nous allons citer, nous adoptons l'orthographe de l'*Atlas*. Léon l'Africain, l'appelle Bosiri (tr. Schefer III, 333).

[2] qu'il nomme Bocchir (III, 341); *Atlas*, feuille 10.

[3] ou Foua (III, 346); *Atlas*, feuille 12.

[4] qu'il nomme Barnabal (III, 344); *Atlas*, ibidem.

[5] qu'il nomme Thèbes (III, 345); *Atlas*, ibidem. Sur cette identification, cf. S. Sauneron, *Villes et Légendes d'Egypte* XIII, in *BIFAO*, LXV, 1967, p. 160-3.

[6] ou Derotte (III, 349); *Atlas*, ibidem.

[7] qu'il nomme Anthius (III, 344); *Atlas*, ibidem. Pour cette identification, voir note de Schefer, et Sauneron, *ibidem*, p. 161.

[8] Toutes ces bourgades sont situées le long du Nil, sur la même feuille de l'*Atlas* au 1 : 50.000. Il cite également une ville qu'il nomme « Mehalla », c'est-à-dire Mahallat, qu'il situe « sur le Nil devers l'Asie », soit sur la rive Est. La ville est difficile à identifier, ce nom étant très répandu en Egypte. On remarquera néanmoins que, en aval de Fua, direction dans laquelle semble se déplacer le voyageur, on trouve successivement (*Atlas*, feuille 24) trois bourgades situées sur la rive Est et portant le nom de Mahallat : Mahallet el Mâlek, Mahallet Abu Ali et Mahallet Diâi.

[9] ou Mechellat Chais (III, 350); *Atlas*, feuille 51. Cf. Sauneron, *Villes et Légendes d'Egypte* XXII, in *BIFAO*, LXVI, 1968, p. 28.

[10] La direction suivie est absolument Nord-Sud (les feuilles de l'*Atlas*, 12, 24 et 51 sont situées l'une à côté de l'autre sur le même méridien). Généralement les voyageurs remontaient le Nil beaucoup plus loin vers le Sud et cet itinéraire n'est pas celui du voyageur ordinaire; mais s'il n'était pas venu par Mahallet Qaïs, on ne voit pas pourquoi Léon l'Africain aurait décrit cette bourgade. On ne peut s'empêcher de songer au retour du sultan Sélim d'Alexandrie vers le Caire, dont Léon l'Africain dit qu'il est passé par Rosette quand il y était, et dont nous savons aussi par Ibn Iyas qu'il ne resta que trois jours à Alexandrie et que « les cheikhs bédouins de la Gharbiyyah lui avaient offert une quantité de présents, dont des chevaux, des chameaux, des moutons et des bœufs ». En général ces présents étaient offerts aux sultans quand ils traversaient les territoires des tribus, et Sélim a pu désirer visiter les cheikhs bédouins car il se montrait favorable aux tribus pour faire pièce aux mamluks toujours là. Léon l'Africain aurait-il suivi Sélim? (Epaulard

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

souvenir de l'entrée des troupes ottomanes, était encore à vif [1], et il s'est promené dans les environs. Nous ne croyons pas qu'il soit allé plus loin vers le Sud. Les notices qu'il consacre à Beni Suef, Medinet el Fayûm, Minia, Manfalut, Assiut, Akhmim, El Minsha, Girga, El Khiam, Dendara, Qena, Esna et Aswan sont bien plus que des impressions de voyage, des renseignements extraits d'un de ces tableaux de l'empire mamluk dont le *Zubda Kachf al Mamalik* de Khalil al Zahiri donne un exemple; outre des notations traditionnelles sur la fertilité des sols, la place essentielle est occupée par les vestiges archéologiques et les établissements chrétiens. Est-ce là une adaptation aux goûts de l'éventuel lecteur italien? Les seules données originales sont la mention des débouchés des pistes caravanières du Soudan à Minia et Manfalut [2] : notre voyageur connaissait assez bien l'Afrique lorsqu'il est arrivé en Egypte, pour n'avoir pas besoin d'aller s'en enquérir sur place. En revanche ni la situation d'Aswan [3], ni surtout celle de Girga [4] ne nous

reconnaît qu'il n'était certainement pas un agent diplomatique sans importance », tout en doutant qu'il ait approché Sélim — cf. Introduction p. VIII, mais M^me^ Codazzi fait de lui un diplomate envoyé à Sélim. Cf. article cité). Si l'on admet cette hypothèse, « Mehella » (cf. page précédente note 8) serait Mehalla el Kubra, la capitale de la Gharbiyyeh, où Sélim reçut les présents des bédouins; Schefer identifie Mechella et Mehella el Kubra (III, 349, note 1) mais la ville est à 7 km. environ du Nil (cf. Atlas, feuille 53); il faudrait alors comprendre dans un sens large l'expression « sur le Nil devers l'Asie » et restituer « sur la branche orientale du Nil »; Mahallet Qaïs se serait alors également trouvé sur un itinéraire choisi par Sélim pour des motifs relevant de sa politique à l'égard des tribus.

[1] Il rappelle ainsi (III, 366) la mise à sac du sanctuaire de Sayyida Nafissa par les janissaires, lors des combats du 6 muharram 923/29 janvier 1517 (cf. Ibn Iyas, *op. cit.*, V, p. 151; trad. Wiet II, p. 148).

[2] Trad. Schefer III, 397 et 399.

[3] III, 405 — Il décrit Aswan comme « une grande cité ... bien habitée et fort marchande, pour ce qu'elle confine avec le royaume de Nubie ». Or, à l'époque de Jean-Léon l'Africain, Aswan est en ruine et le « royaume de Nubie » est un bien grand mot pour désigner ce qui peut encore subsister d'organisation étatique dans un royaume qui s'est effondré vers la fin du XIV^e^ siècle sous la poussée des bédouins. D'ailleurs qui peut être à l'époque de Léon l'Africain, ce « Seigneur de Dongola » qui vient en aide aux Bedjas?

[4] Qu'il appelle Georgia, III, 401 — C'est la capitale des émirs Hawwara. Léon l'Africain place plutôt le centre de la domination Hawwara à el Minsha près d'Akhmim. Il est certain que les deux localités sont citées par Qalqachandi (*Subh*, IV, 69) comme étant les deux principaux centres des Hawwara. En fait depuis l'époque de Qalqachandi, c'est Girga qui est le centre le plus important

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et 'Aydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

paraissent véritablement connues. Que l'on compare le texte de Jean-Léon l'Africain, avec le récit du Voyageur Vénitien anonyme de 1589 [1] et l'on ne croira plus guère à ce voyage en Haute Egypte, pas plus qu'à sa conclusion :

« Voilà en somme tout ce qui m'a semblé recommandable, de toutes les plus fameuses cités qui soyent situées sur le Nil, dont les unes ont été par moy visitées, les autres j'ay veuës en passant. Tant y a, que j'en ay toujours été amplement acertené par les habitans mêmes d'icelles, et des bateliers, qui me menèrent depuis le Caire jusques en Aswan, avec lesquels je retournay à Cana, puis m'acheminant par le désert finablement parvins jusques à la mer Rouge, où je m'embarquay, et de là faisans voiles vinsmes surgir sur l'Arabie déserte au port de Jambuh et de Zidden, qui est en Asie, de quoy il n'est besoin que je face mention d'autant qu'ils ne tiennent rien de l'Afrique » [2].

et qui va devenir la capitale de la Haute-Egypte. Dans le texte de Jean-Léon l'Africain, les Hawwara ne sont présents à Girga que parce qu'ils viennent de s'installer dans le monastère abandonné de Saint Georges, qui aurait donné son nom à la ville. Le renseignement est intéressant, bien qu'il soit inexact; de toute façon il tient davantage de la notice lue que des impressions d'une visite à ce qui était déjà un centre provincial. Jean-Léon l'Africain ne comprend d'ailleurs pas la situation des Hawwara. Il écrit de el Minsha « Elle souloyt jadis être possédée, avec son territoire, par un seigneur africain descendu du peuple de Barbarie, qui se nommait Haoara, pour ce que ses prédecesseurs etoyent seigneurs de Haora et obtint le domaine de cette cité en récompense de quelques secours qu'il donna à l'esclave, fondateur du grand Caire. Si est ce que je ne me saurais persuader que cette famille se soyt maintenue si longtemps en cette seigneurie, de laquelle elle fut privée de notre temps par l'empereur des Turcs Suliman neuvième ». En fait, le pouvoir Ottoman a, au contraire, confirmé la puissance locale des Hawwara (cf. Ibn Iyas, *op. cit.*, V, 387; trad. Wiet, II, 377). Ils avaient été installés en Haute-Egypte vers 782/1380 par le grand émir Barqûq qui allait devenir bientôt le premier sultan circassien (cf. Maqrizi, *al Bayân wa-l-iʿrâb ʿamma bi ardi Misr min al Aʿrâb*, éd. Ramzi, Le Caire 1916, p. 60); mais Léon l'Africain le confond avec Djawhar le fondateur du Caire Fatimide (cf. III, 351), d'où son étonnement que le pouvoir des Hawwara se soit maintenu en Haute-Egypte si longtemps : il a transformé une ascension en déclin.

[1] in *Voyages en Egypte des années 1589, 1590 et 1591;* traduction de C. Burri, N. Sauneron et P. Bleser; présentation et notes de C. Burri et S. Sauneron, Le Caire 1971.

[2] éd. Schefer III, 406-407. Epaulard traduit (II, 537) « Telles sont les villes les plus connues sur le grand bras du Nil. L'auteur de ces lignes les a vues, il est entré dans certaines d'entre elles, il est passé à côté de certaines autres, mais il a été complètement

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

* * *

Parvenus à ce point de notre enquête, il nous semble logique d'admettre que le texte de Jean-Léon l'Africain dont on se sert pour écrire l'histoire de la destruction de ʿAydhab doit sans doute son incohérence à ce qu'il est le fruit de notes hâtives prises au hasard de lectures rapidement menées et mal assimilées, au cours d'un séjour relativement bref qui n'a pas permis au voyageur d'entrer vraiment en contact avec les égyptiens du Caire, tout accablés qu'ils étaient sans doute par les brutalités de l'envahisseur ottoman, et les mesures d'exil qui les frappaient : Léon l'Africain n'a pu voir qu'une Egypte fort troublée. Si nous admettons que son texte est un « mixte », il nous faut tacher d'en découvrir les origines si nous le pouvons, et sans trop nous interroger d'abord sur ce que recouvre le nom de Zabid. Oublions un instant que Zabid est ʿAydhab; l'évocation d'une prise de Zabid n'est pas du tout un « thème » étrange sous la plume d'un homme qui se trouvait au Caire en 1517. L'année précédente, effectivement, la flotte égyptienne de l'émir Husayn, mouillant au large de la côte Yéménite avait débarqué un corps expéditionnaire qui, après un bref siège de la ville, s'en empara et « commit toutes sortes de violences et de ravages dans Zabid » [1]. La ville fut mise à sac pendant un mois. Pour la première fois on employait l'artillerie dans ces pays de la mer Rouge, et l'expédition organisée pour lutter contre les Portugais s'en prenait aux musulmans et débouchait sur une conquête du Yémen faute de pouvoir chasser les pirates chrétiens de l'Océan Indien.

Or cette mainmise égyptienne sur la région avait débuté bien avant 1516 et avant la défaite navale de Diu en 1509. Dès que les nefs portugaises avaient commencé de croiser à l'entrée de la mer Rouge, il était apparu qu'il fallait d'abord, pour

renseigné sur elles par leurs habitants ou par les mariniers qui l'ont amené du Caire jusqu'à Aswan et avec lesquels il est revenu jusqu'à Chana. De là, il est allé dans le désert jusqu'à la Mer Rouge qu'il a traversée pour arriver sur la côte de l'Arabie Déserte aux ports de Iambuh et de Gedda qui sont en Asie. Comme ils ne sont pas en Afrique, il n'y a pas lieu d'en parler ».

[1] Qutb al-din Muhammad al-Nahrawâli (m. 990/1582 — cf. Brockelmann, *Geschichte der Arabischen Litteratur*, II, p. 382; sup. II, 514-515) traduit par Silvestre de Sacy, in *Histoire de Yemineddoula Mahmoud fils de Sebecteghin, Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, IV, p. 423. Cf. Kammerer, II, *Les guerres du poivre*, p. 234; V. Magalhâes-Godinho, *op. cit.*, p. 749.

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

résister, rétablir l'autorité du sultan sur tous ces rivages où les émirs arabes et les tribus bédouines profitaient de la faiblesse du gouvernement du Caire pour imposer leurs lois [1]. Dès que l'escadre fut prête en djumada I 911/septembre 1505, elle cingla sur Yanboʿ et en safar 912/juin 1506, parvenait au Caire le récit des résultats obtenus. Les voici dans la traduction de Gaston Wiet, tels que les enregistra Ibn Iyas :

« On eut des nouvelles du détachement dirigé sur l'Inde pour s'opposer aux incursions des Francs. Débarqué dans le port de Yanbo, il avait livré combat au seigneur de la ville Yahya ibn Sab, mis en fuite ses partisans, tué un grand nombre de combattants bédouins, incendié toutes les maisons du littoral et démoli la plupart des boutiques; finalement les bédouins s'étaient dispersés. Plus tard on fut informé qu'aussitôt arrivé à Djedda, le général en chef Hussain avait commencé à ériger des tours sur la côte, avec la collaboration de l'armurier Sunqur et du Maghrébin Ali Maslati. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire et ces constructions furent très belles. La même armée s'était emparée de Suakim sans coup férir : les épices qui y étaient entreposées furent confisquées et la population déportée. Le sultan se réjouit fort de ces succès » [2]. Après une nouvelle victoire du corps expéditionnaire égyptien sur l'émir arabe de Yanboʿ, les troupes revinrent au Caire en rabi I 913/juillet 1507 et elles promenèrent dans les rues huit cents têtes de bédouins coupées sur le champ de bataille et fichées en haut de lances : « Ces hommes, commente Ibn Iyas [3], en évoquant le défilé des soldats absents depuis huit mois et quelques jours, pouvaient être fiers d'une victoire qui représentait, depuis le début de l'Islam, la seconde conquête des routes du Hedjaz, ce qui mettait heureusement fin à l'interruption du pèlerinage ». Ainsi l'attaque de Yanboʿ était la riposte, enfin possible depuis la création d'une flotte en mer Rouge, aux attaques des bédouins, qui, par leurs raids contre les pèlerins, avaient fini par rendre la route du pèlerinage impraticable [4].

Mais on se doute qu'un corps expéditionnaire lâché dans une région fait sentir à tous sa brutale présence et, dans le cas qui nous occupe il n'avait pas réservé

[1] Kammerer, *ibidem*, II, p. 147; V. Magalhâes-Godinho, *op. cit.*, p. 736-737.

[2] Ibn Iyas, *op. cit.*, IV, 95-96; Wiet, *Journal*, I, p. 91.

[3] Ibn Iyas, *ibidem*, p. 116; Wiet, *Journal*, I, p. 112.

[4] Le pèlerinage a été interrompu officiellement lorsqu'on a appris au Caire, en shawwal 911 que le seigneur de Yanboʿ faisait cause commune avec les bédouins de la région. Cf. Ibn Iyas, *op. cit.*, IV, 89; trad. Wiet I, 85.

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ses brutalités aux seuls bédouins. A Djedda, la construction des fortifications laissa un cuisant souvenir. Le premier soin de Husayn, « fut d'entourer cette ville d'un mur pour mettre son port à l'abri des courses et des insultes des arabes (les bédouins) : il fit détruire les maisons de plusieurs marchands pour en employer les matériaux à la construction de ce mur, et obligea les marchands à transporter eux-mêmes la pierre et les autres matériaux. Il porta la violence jusqu'à faire placer un de ces malheureux au milieu de la maçonnerie, en ordonnant d'élever la bâtisse sur son corps et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et à force d'argent que l'on obtint la révocation de cet ordre barbare »[1]; selon une autre version l'homme resta bel et bien pris dans le mur[2]. Ce n'était là évidemment qu'une façon de s'imposer; il ne s'agissait pas de détruire Djedda brusquement promue au rôle de bastion avancé de la Mekke contre une éventuelle attaque Portugaise; mais le trafic du port avait bien diminué à cause de la course chrétienne à l'entrée de la Mer Rouge. Les temps n'étaient plus où, selon la *Zubda Kashf al Mamalik,* il nous faut bien le noter enfin, le sultan et le shérif se partageaient les revenus de « cette douane importante qui rapporte annuellement, à ce qu'on prétend, près de deux cent mille ducats »[3].

Ainsi, pendant les dix dernières années de l'état mamluk, une flotte créée avec difficulté pour lutter contre les Portugais, avait surtout été l'instrument du rétablissement de l'hégémonie des sultans du Caire sur les pays de la Mer Rouge. Le siège et la prise de Zabid furent connus au Caire[4] peu de temps après qu'on eut appris la défaite de Ghauri à Mardj Dabiq; sans doute fit-elle alors moins d'impression, pour cette raison, que le défilé des troupes revenant de Yanbo[c] et de Suakin. Qu'en restait-il dans les mémoires populaires en ces premiers mois d'une occupation qui ne laissait pas d'être dure pour les habitants du Caire?

Quoi qu'il en soit, on ne peut manquer de s'apercevoir qu'on retrouve dans le texte de Jean-Léon l'Africain bien des éléments qui doivent avoir été empruntés à cet ensemble d'événements de la mer Rouge : un siège de Zabid, l'attaque d'une ville dont l'émir se livrait à des actes de brigandages sur les pèlerins de la Mekke,

(1) Al Nahrawâli, *ibidem,* p. 421.

(2) *Ibidem,* note q.

(3) éd. Ravaisse, 1894, p. 14; traduction Venture de Paradis, éditée par Gaulmier (Institut Français de Damas, 1950), p. 19-20. Le texte arabe donne la valeur en « dinars ».

(4) Ibn Iyas, *op. cit.,* V, p. 81; Wiet, *Journal,* II, 79.

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et 'Aydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

et la ruine d'un port dont on estimait à 200.000 dinars les revenus annuels, enfin une intervention à Suakin avec utilisation des armes à feu et des violences exercées à l'égard des populations. Si l'on admet que l'aspect embarrassé du passage peut venir aussi bien de l'ambiguïté de la rédaction en italien, que de confusions commises par son auteur, on peut même tenter de rendre à l'ensemble une cohérence qu'il a bien dû avoir initialement. Ce ne sera là évidemment qu'une restitution hypothétique. On remarquera d'abord que l'auteur situait nécessairement Zabid sur la rive africaine de la Mer Rouge; sinon, pas plus que de Yanboʿ et de Djedda, il n'y aurait eu lieu d'en écrire, ni d'en faire un port des Bedja. On conviendra également que le peuple qui « vola et pilla les voituriers, qui portoyent vivres et autres choses à la Mecque », peut être, dans notre texte, celui de Djedda à qui il est tentant de rapporter aussi, en dépit de la construction de la phrase, les 200.000 dinars de revenus que lui attribue la *Zubda*. Dans ce cas, Jean-Léon l'Africain aurait confondu le déclin de Djedda et ses malheurs avec ceux de Yanboʿ, détruite à cause des brigandages de son émir et des bédouins. Le texte reprend alors un sens cohérent : Zabid, situé pour Jean-Léon l'Africain en face de Djedda, aurait été ruinée lorsque Djedda elle-même l'a été, c'est-à-dire à la suite de l'expédition navale envoyée par le sultan pour la punir de ses brigandages et en dépit de ce qu'elle lui rapportait; c'est alors que la population de Zabid a émigré vers Suakin pour être ensuite décimée par des soldats munis d'armes à feu [1]. La ruine de « Zabid » paraît alors avoir été réalisée soit en même temps que celle de Djedda et par la même expédition navale, soit en avoir résulté comme une conséquence, ce qui ne serait après tout qu'un raccourci un peu abrupt et maladroit des événements qui amenèrent en mer Rouge à la prise de la véritable Zabid. Il y aurait donc

[1] C'est ainsi que J.F.E. Bloss a compris le texte dans son article *The Story of Suakin* (*S.N.R.* XIX, 1936, p. 284-295) : la ruine de ʿAydhab, car il s'agit bien de ʿAydhab pour lui, a résulté de la ruine d'une ville située en face d'elle sur la côte arabique; or il lui semble impossible d'admettre que Barsbay ait attaqué Djedda, dont il venait de faire un port important; pour que le texte soit cohérent, il faut alors que Zidem ne soit pas Djeddah et il écrit : « One interesting point about this reference is that the place Zidem is about fifteen to twenty miles south of the present situation of Jeddah and it seems unlikely that the sultan would destroy Djeddah ». La solution est ingénieuse, mais elle se heurte à la pratique de l'époque pour qui Zidem est bien notre Djedda. Cf. *I Diarii di Marino Sanuto* III, 476; IV, 650; XI, 479; XII, 236; XVII, 154; XIX, 69 etc. ...

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dans ce curieux texte une sorte de projection d'une situation quasi contemporaine dans un passé vieux d'au moins un siècle en ce qui concerne la ruine proprement dite de Zabid; c'est bien là que réside la difficulté.

En effet, on ne peut guère objecter à cette interprétation qu'elle dote Djedda d'un revenu qui, dans le texte, semble plutôt être celui de Zabid; la cohérence du texte n'est pas telle, selon nous, qu'on puisse en faire un empêchement radical. La coïncidence du chiffre des revenus cités est frappante et nous pensons que Jean-Léon l'Africain a pu emprunter à n'importe quel recueil de chancellerie, une évaluation qui se retrouve dans la *Zubda*, mais qu'on devait se transmettre *ne varietur*, une fois le consensus établi sur ce point. Notre auteur peut d'ailleurs aussi bien avoir doté une ville des revenus de l'autre; Zabid et Djedda étaient deux places d'importance dans le commerce extrême oriental et la confusion des lieux que suppose ces erreurs n'est pas, on l'a dit, inhabituelle chez notre auteur. Qu'il ait, de la même façon, attribué à Djedda le sort de Yanbo[c] peut encore s'expliquer par la moindre attention accordée à ces événements qui s'étaient déroulés dix ans auparavant loin du Caire, quand ceux qui se déroulaient au Caire même étaient d'une telle importance. La confusion entre Zabid et un port africain de la Mer Rouge, qui a paru au début si scandaleuse, paraît aussi plus acceptable maintenant, si nous admettons que Jean-Léon l'Africain n'a été au Caire qu'un étranger de passage, attentif aux spectacles de la rue, à l'aspect de la ville, aux monuments et aux marchés, mais restant malgré tout extérieur à la société Cairote. Le langage courant n'aidait d'ailleurs pas beaucoup l'étranger à avoir des notions géographiques précises. De même que du temps des correspondants de la Geniza, tout ce qui se traitait au-delà des ports égyptiens de la Mer Rouge était situé au « Yémen »[1], de même, à l'époque d'Ibn Iyâs, on parlait de « l'Inde »[2]. La confusion des notions géographiques dans les milieux populaires est de toutes les époques et de tous les pays. En revanche, c'est la confusion des époques qui semble difficile à expliquer maintenant[3]. Si la prise de Yanbo[c]-Djedda pouvait être à la

[1] Cf. Goitein, *op. cit.*, p. 180.

[2] Cf. Ibn Iyas, *op. cit.*, IV, 109 traduit en Wiet, *Journal*, I, 106; *ibidem*, V, 81 traduit en Wiet II, 81 : Kamaran et Zabid sont localisées « dans l'Inde » — L'écho s'en retrouve chez les voyageurs occidentaux, cf. Pierre Belon du Mans qui en 1547 situe Zabid «en Indie» (éd. S. Sauneron, Le Caire 1970, p. 132 b).

[3] On a vu cependant Jean-Léon l'Africain confondre Djawhar et Barqûq; cf. *supra*, p. 200 n. 4.

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et 'Aydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

rigueur, rejetée dans un passé indéterminé, le siège de Zabid datait de l'année précédente et n'avait été connu au Caire qu'en shaʿban 922/août 1516, soit moins d'un an avant la présence de Jean-Léon l'Africain à Rosette. Comment rejeter un siècle en arrière ce qui faisait sans doute encore l'objet des conversations ? [1]. Ce n'est pas que les arabes de la région de Zabid n'aient pas jadis fait parler d'eux, et précisément à l'époque de Barsbay [2] mais, à notre connaissance, leurs brigandages ne furent suivi d'aucune répression et ce genre de brigandages bédouins étaient alors, on l'a vu, assez habituel au Hedjaz : on voit mal que Jean-Léon l'Africain ait isolé ce fait mineur dans son ensemble et lui ait donné une importance suffisante pour lui attirer à lui, dans son passé si l'on ose dire, une série d'autres événements qui font partie, eux, d'un ensemble quasi contemporain.

En réalité tout se passe comme si Jean-Léon l'Africain n'avait, en aucune façon, entendu parler au Caire de ces événements, mais comme s'il avait utilisé un mauvais résumé des affaires de la Mer Rouge dont il aurait fait servir les éléments à l'explication d'une situation connue par ailleurs, et par des voies peut-être plus africaines : la concentration de l'activité des Bedja à Suakin en raison de la ruine d'un établissement antérieur, ʿAydhab, dont il ignore le nom, ce qui est normal à son époque, mais dont il sait qu'il a cessé d'avoir un rôle important un siècle environ avant son époque, c'est-à-dire, selon nous, à la fin du VIII[e]/XIV[e] siècle, comme le dit Maqrizi. Sauf à nous accorder, ce qui serait trop facile, une altération du texte de Jean-Léon l'Africain, nous ne voyons pas d'autre façon d'expliquer dans le récit, à la fois la présence d'une série d'éléments qui tous se retrouvent dans l'histoire des pays de la Mer Rouge durant les dix dernières années de l'époque mamluke, et la

[1] Pierre Belon du Mans écrit à propos de Suez que c'était de là que partaient les bateaux « que le Bacha lieutenant ou Viceroy en Egypte depeschoit en Indie pour faire la guerre à une ville nommée le Zibit, qui s'estoit nagueres revoltée » (*ibidem*, p. 132 b). Nous remercions ici M. S. Sauneron qui a attiré notre attention sur ce passage; il se peut que la prise de Zebid par les égyptiens n'ait pas été appréciée immédiatement à sa juste valeur en raison des graves événements qui se déroulaient au Caire; mais bientôt il apparut que c'était le dernier grand événement de l'histoire des pays de la Mer Rouge.

[2] Cf. *supra*, p. 193 n. 5.

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

perturbation de l'ordre de ces mêmes éléments, la confusion des lieux et des temps, confusion telle que, pris tel quel, le passage de la *Description de l'Afrique* de Jean-Léon l'Africain eut paru parfaitement absurde et incompréhensible à n'importe lequel de ses contemporains connaissant tant soit peu la Mer Rouge, voire à n'importe quel Cairote, tout étonné d'apprendre que Zabid était une ville des Bedja que les sultans mamluks avaient détruite depuis un siècle en dépit des revenus qu'elle leur rapportait! En revanche, tous ceux qui ont pratiqué les chroniqueurs arabes médiévaux nous accorderont volontiers que l'art de résumer n'est pas leur qualité première. Si notre hypothèse est exacte, Jean-Léon l'Africain s'est servi pour écrire son texte, d'une fiche mal faite dont il n'a pas compris le sens. Son séjour en Egypte avait été trop court.

* * *

Notre examen débouche donc sur des conclusions négatives. Le texte de Jean-Léon l'Africain ne peut être utilisé pour écrire l'histoire de ʿAydhab. Les éléments qui le composent ne permettent pas de l'interpréter comme étant le récit d'une expédition menée à l'époque de Barsbay; le contexte historique n'est pas favorable à cette interprétation. Au-delà des incohérences apportées par le passage des notes arabes à la rédaction italienne, le sens original du texte nous a paru lier la destruction d'un port des Bedja sur la côte africaine de la Mer Rouge à celle d'un autre port, sur l'autre côte; cela ne peut s'appliquer selon nous qu'à l'épisode de la destruction de Yanboʿ en 1505 par l'escadre de l'émir Husayn. Mais la confusion des lieux et des temps, dans ce récit, est trop importante pour qu'on ait la certitude qu'il y a là autre chose que l'utilisation d'une fiche peu claire sur la situation en Mer Rouge à la veille de la conquête Ottomane, dont un voyageur et diplomate pressé a projeté les éléments un siècle en arrière, époque où l'on savait, comme l'explique Maqrizi, que le grand commerce avait cessé d'utiliser l'escale de ʿAydhab.

Nous avons essayé de comprendre un texte difficile, en le lisant, tel qu'il est écrit, et sans présupposer qu'un nom a été mis pour un autre; chez n'importe quel auteur et surtout chez Jean-Léon l'Africain, l'erreur répétée ne peut être tenue pour un lapsus. Si notre analyse est exacte,

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

elle ne signifie évidemment pas que le mouillage de ʿAydhab ait été abandonné alors par une activité commerciale locale [1], puisqu'il n'y a pas eu de destruction systématique de ʿAydhab en 1426. Mais c'est là un autre problème que seule la prospection archéologique peut totalement résoudre.

[1] Il en résulte que l'émigration des habitants de ʿAydhab vers le Sud telle que la décrit Jean-Léon l'Africain n'est plus précisément datable, ce que corrobore la remarque de A. Paul (*The Hadareb, A Study in Arab-Beja Relationships*, in *S.N.R.* 1959, XL, p. 77) : «The Hadarab fled south and, if Leo Africanus is to be believed, suffered final annihilation at the hands of their trade rivals the Arteiga of Suakin. This may be so, but it seems neverthless that a section of them managed to maintain themselves in the glens and hills round Sinkat and Erkowit ... ».

AnIsl 11 (1972), p. 189-209 Jean-Claude Garcin
Jean-Léon l'Africain et ʿAydhab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net